

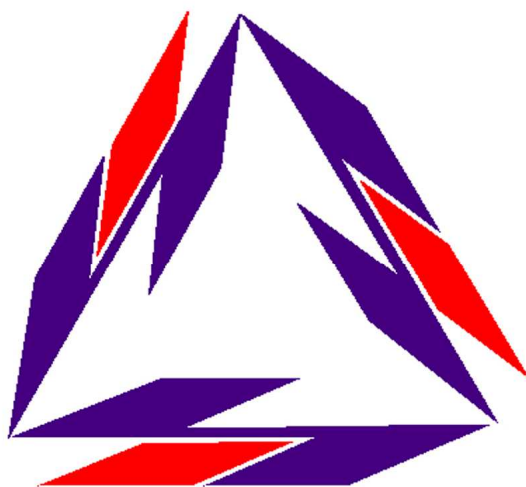
Réginald Hamel

Créer ou ne pas créer dans Lanaudière

Survol littéraire de la région verte

Livre numérique

Édité par
Réjean Olivier



Le fléché : logo de Lanaudière

Joliette
Édition privée
2013

Créer ou ne pas créer dans Lanaudière

Réginald Hamel

Créer ou ne pas créer
dans Lanaudière

Survol littéraire de la région verte

Livre numérique

Édité par
Réjean Olivier

Joliette
Édition privée
2013

Livre numérique

ISBN : 978-2-920904-18-7 (Format PDF)

Dépôt légal: 2013

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Collection Œuvres bibliophiliques de Lanaudière ; no 111

Livre format papier :

Catalogage avant publication (Canada)

Hamel, Réginald, 1931-

Créer ou ne pas créer dans Lanaudière : survol littéraire de la région verte

(Collection Œuvres bibliophiliques de Lanaudière ; no 50; sous-collection L'Association littéraire lanauoise, document no 1)

Comprend des réf. bibliogr.

ISBN : 2-920904-55-8

1. Littérature canadienne-française—Québec (Province) - Lanaudière—
Histoire et critique. 2. Littérature canadienne-française—19e siècle—
Histoire et critique. 3. Littérature canadienne-française—20e siècle—
Histoire et critique. I. Olivier, Réjean, 1938- . II. Titre. III. Collection.
PS8131.L36H35 20002 C840.9'971441 C2002-940086-4
PS9131.L36H36 2002
PQ3917.L36H35 2002

ISBN : 2-920904-55-8

Dépôt légal: 3e trimestre 2002

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Causerie donnée au Collège de l'Assomption, le dimanche 12 août 2001.
L'invitation avait été lancée par l'Association des familles Hamel, la Société
d'histoire de la MRC de L'Assomption et madame Yolande Gingras,
propriétaire de la *Librairie L'Embellivre* à L'Assomption.

Introduction

Créer ou ne pas créer dans Lanaudière

Par Réginald Hamel

Lorsque l'*Association des familles Hamel* m'a demandé, il y a quelques mois, de présenter un exposé sur les écrivains de Lanaudière, j'ai quelque peu hésité. En effet, bien que j'aie derrière moi plus de quarante années d'écriture et de travaux historiques et littéraires, je dois humblement reconnaître que je ne saurais être à la fois un spécialiste du tout et de l'ensemble et également du particulier, c'est-à-dire des recherches très pointues. Pour tout régir, il faudrait plusieurs vies.

Ainsi, ai-je un peu l'impression d'être sur des terres occupées par Réjean Olivier, beaucoup plus compétent que moi sur ce sujet particulier, d'être, dis-je, un « imposteur ». Olivier demeure le véritable spécialiste de cette région de Lanaudière. Pour se rendre compte de ceci, il ne s'agit que de consulter son *Dictionnaire des auteurs de Lanaudière*¹, et de mesurer objectivement l'importance de son œuvre depuis plus de quarante années.

Toutefois - avec moi, il y a toujours ces « toutefois » - il y a là un défi qui m'a paru d'autant plus intéressant de relever que progressait mon analyse attentive de l'œuvre d'Olivier. Ainsi, ai-je pu établir cette banale statistique : sur 375 auteurs vivants, seulement 88 se consacraient véritablement à la création littéraire, c'est-à-dire poésie, dramaturgie et prose romantique. Les autres étaient des essayistes qui taquinaient tous les genres, même la paralittérature.

L'Association des familles Hamel m'a demandé de réduire mes propos à la ville de L'Assomption où Olivier cite 30 auteurs dont neuf seulement planchent dans le domaine de la création : Lise Cormier, Marie-Marthe Forest, Gilbert Gagnon, Jean-Pierre Goulet, France Hervieux, René Lafortune, Ginette Racine, Philippe Richard et Marie Turgeon. Les autres sont des essayistes et des mémorialistes dans les domaines de la pédagogie, de l'histoire, de l'autobiographie et finalement des livres dits « artistes ». J'entends déjà les hauts cris de protestations qui nous signaleront (à Olivier et à moi-même) qu'il y a une pléiade d'auteurs qui se cachent sous les palmiers de l'histoire, dans quelques îles inconnues de cette planète – des *snow birds*, quoi! – qui trempent leurs plumes dans des encres de Chine afin de rendre leurs écrits immortels.

Trêve de protestation, je cède, sans combat, à tous ces experts qui viendront contredire mes humbles statistiques. N'ai-je pas appris, à mes risques et périls, de Lise Bissonnette (bachelière à l'ancienne en pédagogie, drapée dans de multiples (5) « *honoris causa* », lors de la parution d'un modeste ouvrage sur *Le Devoir*, que je n'étais pas compétent en « statistique » - déclaration d'autant plus étonnante que j'avais été, dans l'armée, professeur de mathématiques et de statistiques, savoir acquis à University of Michigan (U.S.A.)

Ainsi, puis-je mettre mon savoir en doute puisqu'il fut acquis dans le monde universitaire où l'on enseigne toujours la bibliothéconomie (sans mentionner des noms célèbres : le père Auguste-Marie Morisset o.m.i. et Raymond Tanghe) sans que le nom de cette bachelière à l'ancienne n'y ait inscrit sa noble personne afin d'y décrocher un diplôme spécialisé en bibliothéconomie.

Mais, revenons à nos moutons en ce qui a trait à Lanaudière. En effet, dans les années '60 et quelques poussières, alors que j'étais secrétaire d'un ministre des transports à Ottawa et, où l'on songeait à mettre sur pied une marine marchande nationale canadienne s.v.p., un certain député du Québec qui venait de cette région-ci m'avait écrit que « Lanaudière était une pépinière de marins! ». Voilà enfin, m'étais-je dit, un député qui a des lettres et qui sait sans vergogne manier les figures de style, dont la comparaison, c'est-à-dire des marins qui poussent ici et là, dans les basses Laurentides, sur ces belles terres de Lanaudière. Que ne déclarerait-il pas, ce député surréaliste, afin de maintenir son précaire emploi! J'avais écrit, à cette époque, sur les murs de mon bureau : « Donnez-moi un député médiocre et j'en ferai un brillant ministre. »

Je remercie le ciel que mes vieux et dévoués professeurs m'aient fait connaître Pygmalion. L'on comprend d'ores et déjà pourquoi j'ai toujours refusé de me lancer en politique. Un grand nombre de carrières médiocres se retrouvent sur ces podiums afin de résoudre des problèmes collectifs, alors que ces derniers avaient été incapables de trouver des solutions individuelles.

Reportons notre attention sur cette « pépinière » d'écrivains de la Mauricie, de Lanaudière, de l'Est du Québec (Rimouski), de Moncton, de Yarmouth (Plume d'Icitte), de Sydney, de Sudbury, de Winnipeg et de Vancouver, pépinière que nous retrouvons dans les dictionnaires régionalistes, dont j'ai tenu compte dans mes propres travaux; que puis-je extirper de l'ensemble de ces ouvrages spécialisés? Chacun tirait la couverture de son côté afin d'inscrire dans ces dictionnaires, qui de ceci, qui de cela. À ma grande surprise, j'ai appris récemment que j'étais un auteur ontarien – ce contre quoi je n'ai rien à déclarer, c'est-à-dire ni pour et ni contre.

Ma plus grande surprise ne fut-elle pas de me retrouver dans une revue chinoise, après avoir enseigné à Nanjing, que j'étais devenu par une mystérieuse transmutation - j'avais trop mangé avec des baguettes - devenu, dis-je, « l'honorable camarade aux racines profondément chinoises », le tout couronné par ces quelques mots « *penyo womende* » i.e. notre ami ! Si j'évoque ces quelques exemples, c'est surtout pour démontrer ou tenter de démontrer que les fabricants d'ouvrages régionalistes n'hésitent guère à tirer non seulement la couverture, mais tout le lit dans le sens de leurs thèses d'appartenance : naissance, études, mariages, brèves résidences, fins de carrière et finalement décès après avoir été frappé par un orignal qui passait par là ! C'est ainsi que l'on retrace de nombreux chevauchements d'appartenances entre les diverses régions du Québec et du Canada.

Lanaudière se réclame de F.-G. Marchand, dramaturge, Premier ministre du Québec et journaliste. Toutefois, Saint-Jean-d'Iberville où il a fondé deux périodiques, se le réclame également. Il faudra bien un jour fusionner sa digne personne. Dans le cas de mes recherches, il faut additionner à ces multiples appartenances, que plus de 90% des créateurs régionaux s'autoéditent et ne déposent pas leurs textes à nos deux bibliothèques nationales. Comment, dans de telles conditions, puis-je aborder leurs œuvres ? Réjean Olivier me semblait le seul dans cette région-ci à avoir pu trouver un « *modus operandi* »².

Ainsi, quand j'évoquai auprès de Yolande Gingras, toutes ces difficultés à surmonter, elle me conseilla de m'en tenir à l'histoire, c'est-à-dire au passé littéraire, l'une de mes spécialités. J'aborderai donc, au cours de cet exposé, l'œuvre d'une quinzaine de grands noms qui ont marqué nos lettres et qui sont de cette région ou sont passés par celle-ci.

Dans Lanaudière, je partage la chronologie de la manière suivante :

- A) de 1826 à 1900 : Meilleur, Beaugrand et Baillairgé,
- B) de 1900 à 1939 : Desrosiers, Le Normand, Doucet, Dugas, Léveillé, Robitaille et Farley/Lamarche,
- C) de 1945 aux années '80 : Beauchemin, Cartier, Hamel, Houde, Lasnier, Riddez-Morisset et Thériault.

Ce choix que je fais, dans le passé jusqu'aux portes du présent, n'est pas effectué au hasard. Ceci ne signifie pas que j'écarte d'autres auteurs pour des raisons d'esthétique ou d'idéologie. Je fonde avant tout mon choix sur des données sociologiques pertinentes à l'histoire littéraire.

Historiquement et en diachronie, Lanaudière me paraît un territoire où, au cours des siècles passés, l'éducation et la pédagogie furent privilégiés. Une preuve incontestable, c'est la présence de nombreuses maisons d'enseignement sur l'ensemble du territoire lanaudois.

Jean-Baptiste Meilleur



À cet égard, il n'est pas étonnant que j'aborde la carrière remarquable du docteur Jean-Baptiste Meilleur (1796-1878) qui sera, à compter de 1842, le premier surintendant de l'Instruction publique (le Département de l'Instruction publique) sous l'Union des deux Canadas. Ses activités politiques et sociales en pédagogie furent appuyées par Pierre-Joseph-Olivier Chauveau qui, à son tour, sera le premier Premier ministre du Québec (sic) au tout début de la Confédération.

Meilleur, après un bref séjour au Vermont, s'installe à L'Assomption où il exerce sa profession durant plus de 15 années et, en 1832, il participe (avec Cazeneuve et Labelle) à la fondation du Collège de l'Assomption dont la partie collégiale est devenue récemment partie intégrante du Cégep de Lanaudière, constituante de L'Assomption. Le secondaire demeure toujours privé. Je ne saurais citer ici ou décrire par le menu, tous les postes importants que Meilleur occupe sous l'Union et sous la Confédération.

En ce qui a trait à l'écriture, il faut retenir son *Mémorial de l'éducation* (1860) qui sera suivi de quelques rééditions. Ce *Mémorial* est le premier manifeste intelligent dans l'histoire de l'éducation du Québec depuis 1763. Ce n'est pas parfait et sans failles, mais tout de même intelligent. En voici la chronologie : 1615-1840, 1840-1855 et 1855-1865; à cet ouvrage, il ajoute deux chapitres sur les éducateurs et les lois de l'éducation; bref, le tout comporte cinq chapitres. On pourrait, à juste titre, lui reprocher sa médiocre méthodologie fondée sur de nombreuses anecdotes. Il écrivait selon la manière de l'époque. Comment aurait-il pu en être autrement? Ses prédécesseurs ou ses maîtres ne détenaient pas de formation européenne ou américaine. C'était à la bonne franquette. Il lui fallait inventer sa propre méthode.

Finalement, cette manière d'écrire plaisait aux lecteurs de sa génération qui n'arrivaient pas à se détacher de l'oralité des récits traditionnels. L'oralité est d'autant plus importante au Québec que, depuis 1763, le peuple est devenu dans une large part analphabète, de telle sorte que les meneurs de ce peuple, orateurs-conteurs, avaient recours au récit et au conte (plus ou moins fantastique) afin de séduire l'électorat (ces chevaliers de la croix).

D'ailleurs Michel Bibaud (1782-1857) le nota à diverses reprises dans ses publications : *L'Aurore*, *Le Courrier du Bas-Canada*, *La Bibliothèque canadienne*, *L'Observateur*, *Le Magasin du Bas-Canada* et *L'Encyclopédie canadienne*. Selon ce dernier, il n'y aurait eu, au Bas-Canada, que 2000 (circa) lecteurs. L'on comprend d'ores et déjà l'angoisse de Jean-Baptiste Meilleur à l'égard de l'éducation.

Honoré Beaugrand



Honoré Beaugrand (1848-1906) s'inscrit dans ce contexte de l'oralité et l'on se souvient de lui surtout pour sa *Chasse galerie* (1900). Pourtant, cet aventurier, né à Lanoraie, après avoir combattu auprès de l'empereur Maximilien du Mexique (1865-1867), fut le fondateur de nombreux périodiques : *L'Écho du Canada*, *La République*, *Le Fédéral*, *Le Farceur* et *La Patrie*. Cette feuille libérale, fondée le 24 février 1879, ne disparaîtra qu'en 1957, c'est-à-dire à peu près un siècle plus tard.

À l'exception de *L'Événement*, de *La Presse* et du *Canada français*, il n'y a pas beaucoup de périodiques au Québec qui firent le siècle. Après son aventure au Mexique et en Europe, Beaugrand s'installe à Fall-River, où il acquiert une immense réputation non seulement à cause de ses activités journalistiques, mais aussi à cause de son unique roman social et économique *Jeanne la fileuse* (1978).

Bien que la première partie, où l'auteur évoque la rébellion de 1837, soit consacrée aux descriptions idylliques (?) de Lanoraie, il reste que cette écriture n'est pas destinée à vanter les beautés du terroir. Il s'agit d'un roman de mœurs (et d'économie domestique) où l'auteur explique les raisons de l'émigration des Canadiens-français vers les États-Unis peu après la Rébellion.

Contrairement à ce que les politiciens et les curés laissaient entendre, ces Canadiens-français n'étaient pas tellement malheureux de l'autre côté des frontières canadiennes. Après avoir quitté les misères de la terre et des chantiers, ces derniers ne se rendaient pas tellement compte de leur exploitation par les grands capitalistes américains. Ils arrivaient à manger et à envoyer (une minorité) leurs enfants à l'école. Ils étaient des prolétaires du savoir. Il y a eu de sérieuses études à ce sujet par le professeur Anctil, puis un long métrage sur les filatures de coton et la Nouvelle-Angleterre avec Gratien Gélinas.

Enfant, je me souviens des histoires d'horreur que me racontait ma grand-mère qui travaillait « aux États » dans les années 1900. En gros, c'est ce que raconte Beaugrand dans son roman, en n'y gardant que le côté « rose ». Outre-frontière, ces Canadiens-français se réinventaient des Petits Canadas, à Fall-River, à Worcester, etc., espérant retourner au pays, jusqu'à ce qu'ils soient assimilés grâce au clergé irlandais qui leur était imposé par l'Église anglo-américaine, selon les propos de Mgr Ireland : « One language, one flag, one religion ». Et quand ces Canadiens-français retournaient au Québec exhiber leurs « richesses » (sic) et leurs accents « ben cute », ni leurs cousins québécois, ni eux-mêmes ne se rendaient compte qu'ils étaient en train de disparaître. Pour tout dire, c'était « ben cute » de disparaître en douceur, n'est-ce pas!

Quant à Beaugrand, il quitte Fall River en 1879 pour revenir au Canada fonder La Patrie, après avoir épousé une américaine Élixa Walker de Fall River, devenir maire de Montréal et se joindre aux francs-maçons, parlant surtout l'anglais, convaincu que c'était le seul moyen de sortir les Québécois de leur misère. Mon ami Pierre Bance d'Ottawa a rédigé une thèse admirable sur ce modèle de Québécois : Beaugrand et son temps (1964).

Dans cette étonnante tradition mise de l'avant dans les années 1860 par Basile Routhier et cie, ce siècle se clôt sur une polémique autour des questions d'éducation ou scolaires. En effet, l'abbé Frédéric-Alexandre Baillaigé (1854-1928) se déclare à qui veut le lire comme l'unique spécialiste en cette matière. Cela en était trop pour Louis-Honoré Fréchette, ce ferrailleur ou bretteur des causes les plus diverses, depuis plus de 50 ans. Ce dernier publie À propos d'éducation (1873), un pamphlet contre les Coups de crayon du bon abbé qui paraissaient dans L'Estudiant, Le Couvent, La Famille et Le Bon combat. Les idées conservatrices et même archi-conservatrices mirent le feu à l'artillerie de Fréchette. Ce dernier avait la partie d'autant plus facile que le bon abbé, né en Ontario, docteur en philosophie et en théologie de Rome, connaissait mieux l'anglais, l'italien et le latin que le français. C'est une méconnaissance du français de l'abbé qui permit à Fréchette de se livrer à un joyeux massacre.

Il faut aussi noter que le bon abbé ayant rédigé une histoire littéraire La Littérature au Canada en 1890, n'ayant pu se trouver un éditeur – la langue française était trop défectueuse – fit paraître son ouvrage à compte d'auteur en 1891. Ce fut un four monumental tellement l'ouvrage était mal ficelé. Son évêque n'hésita pas un instant à le retirer du collège et le nomma successivement à Rawdon, Chambly, puis finalement à Verchères (1910-1928).

Ainsi, ai-je pu retracer toute cette histoire dans les archives de Verchères, au moment où je poursuivais des études et recherches sur Louis-Joseph Doucet. Néanmoins, il faut remercier le curé de cet endroit-ci, Frédéric-Alexandre Baillairgé, d'avoir incité Doucet à retourner aux études et effectuer ses humanités classiques. Doucet sera notre premier prince des poètes au Canada-français et le grand-père de ces talentueuses filles Desjarlais – poètes, journalistes, romancières et comédiennes. Si Baillairgé ne savait pas écrire, il savait reconnaître le talent.

En résumé, à cette étape-ci de nos propos, il faut reconnaître qu'au 19^e siècle, dans Lanaudière, nous sommes en présence d'une « pépinière » de pédagogues qui influèrent sur l'ensemble de l'éducation au Québec.

De 1900 à 1939, rappelons quelques noms qui marquèrent les lettres québécoises, noms qui se rattachent à cette région de Lanaudière : Léo-Paul Desrosiers et son épouse Michelle Le Normand, Louis-Joseph Doucet, Marcel Dugas, Paul-Émile Farley et Gustave Lamarche, Lionel Léveillé (pseudonyme : Englebert Gallèze) et l'abbé Georges Robitaille. Cette période est extrêmement riche, car toutes ces plumes sont celles de précurseurs ou de pionniers dans divers genres littéraires.

Louis-Joseph Doucet



J'ai, en effet, rencontré plus de la moitié de ces auteurs durant ma brève carrière de professeur – une quarantaine d'années – et tout particulièrement Louis-Joseph Doucet (1874-1959), tant chez moi que chez lui. En 1924, on lui décernait le titre de premier prince des poètes du Québec – le second, ce sera Robert Choquette que j'ai également connu.

Doucet est né à Lanoraie et, sur les conseils de l'abbé Frédéric-Alexandre Baillairgé, il entame tardivement ses études classiques, car il était marin sur le Saint-Laurent. Il décroche son baccalauréat en 1901. Il fait un peu d'enseignement et il est nommé « officier spécial » à la fonction publique québécoise à l'époque de Sir Lomer Gouin. Il sera membre de l'École littéraire de Montréal – non pas fondateur – mais il fondera à Québec la Société des poètes canadiens-français en 1923.

Dès 1908, il fait paraître son premier recueil *La Chanson du passant* dont voici quelques vers extraits de son *liminaire* :

Mes dits ne sont, hélas! que des fagots de grève
Qui brûleront un soir pour quelque nautonier;
Mais qu'importe! Du moins la cendre de mon rêve
Ne sera pas entière enfouie au gravier.

Qu'importe que l'on soit dans l'ombre et la poussière,
Que nous vivions de fièvre et maigres loqueteux?
Mes loques sont à moi comme aux grands de lumière,
Je vais sous ma guenille et n'en suis point honteux.

Si le guignon partout charge notre carrière,
Notre sincérité peut nous venger un jour :
Si les fardeaux sont lourds, l'âme est ardente et fière
Avec tout son espoir, avec tout son amour...

Contentons-nous de peu, mon âme, sur la terre,
Car la terre qu'on raille, hélas! attire à soi!
Ô monde, si j'ai ri de ta vaine poussière,
Ce fut en me sentant de vil prix, comme toi!

Citer tout Doucet, dans ces quelques propos, équivaut à une mission impossible. Cet authentique poète du Terroir a fait paraître des centaines de recueils et plus de 100,000 sonnets et ballades éparpillés dans à peu près toutes des revues de son époque. Pour me rendre compte de l'ampleur de cette écriture, je vous reporte au mémoire de maîtrise d'André Bonin. Gaston Miron, le plus moderne des modernes, disait-on, avait une admiration sans borne à l'endroit de Doucet. Il a rédigé une préface à la réédition de la *Chanson* en 1974, qui fut lue lors d'une cérémonie commémorative, à Lanoraie. Ce fut l'époque des retrouvailles poétiques des années 1900.

Lionel Léveillé

Un camarade de Doucet, à l'École littéraire de Montréal, né à St-Gabriel-de-Brandon (1875-1955), s'est aussi taillé une réputation enviable dans le domaine de la poésie : Lionel Léveillé qui signait Englebert Gallèze. Comme Doucet, Léveillé était un poète du Terroir. Il a fait paraître : *Les Chemins de l'âme* (1910), *La Claire fontaine* (1911), *Chante Rossignol chante* (1925) et *Vers la lumière* (1925-1931). Comme Doucet, il est un poète oublié. Encore à l'heure actuelle, je n'arrive pas à comprendre que les spécialistes des anthologies ne se souviennent pas de lui. Cet avocat et journaliste a écrit des lignes remarquables, reprises dans l'un de ses recueils *Les chemins de l'âme*. Voici un exemple qui ne saurait déplaire par les images et les comparaisons délicates :

Quand j'ai, hier, le front baissé
Sur le petit trottoir de bois
Que foula son pied tant de fois!
Devant la demeure éphémère
De la sainte qui fut ma mère
Quand j'ai, hier, le front baissé,
Passé puis vingt fois repassé,
« Monsieur » m'a dit un bambin rose
« Vous avez perdu quelque chose? »
J'ai répondu confusément
« Je cherche mon âme d'enfant. »

Gallèze, pour tout dire, fut un urbain qui regrettait les beautés de son terroir : Lanaudière.

Marcel Dugas



Marcel Dugas (1883-1947), de son côté, est un campagnard qui rompt définitivement avec ses racines de Saint-Jacques-de-l'Achigan, de Joliette et L'Assomption (études) afin de poursuivre une carrière internationale à Paris marquée par un indéniable ailleurisme. Dugas doit être associé à d'autres ailleurismes de sa génération : Guillaume de La Haye (le Dr Lahaise), Paul Morin et René Chopin.

Les historiens de la littérature les classaient, même de leur vivant, sous l'appellation générale : exotistes ou ailleuristes. Malgré cette rupture totale avec la tradition du 19^e siècle (trop terroiriste), il faut reconnaître chez Dugas un immense talent et une indéniable originalité. Il est à l'aube de notre modernisme dans le domaine de la critique littéraire.

Malheureusement, de tous les temps depuis le Traité de Paris, les Québécois n'aiment pas les gens qui ont des idées et qui sont subtilement organisés dans leurs propos. En un mot, comme me le faisait remarquer mon père, alors que je n'avais que 10 ou 12 ans, les Québécois préfèrent les « grandes gueules » et les « charlatans et rabouteurs » à ceux qui manipulent des idées et des structures. Ici, je dois expliquer pourquoi mon père, médecin, m'avait déclaré ceci. En effet, j'étais pensionnaire au Collège Ste-Marie-de-Beauce et mes camarades m'avaient nargué avec « Ton pé'y vaut rien comme médecin, c'est l'rabouteur qu'il l'dit. » - Mon père avait un patient à Frampton qui se mourait d'un cancer d'estomac. Ses jours étaient comptés.

La famille décida d'aller montrer leur mourant au rabouteur-charlatan de Vallée-Jonction. Le savant populiste décida de faire manger des grenouilles crues au cancéreux qui décéda d'hémorragie la nuit suivante. C'est alors que le rabouteur qui s'habillait en blanc, déclara à la populace crédule que s'il avait vu le patient plus tôt, il l'aurait sauvé de la mort avec ses grenouilles miraculeuses. C'était donc la faute de cet ignorant de docteur (mon père) qui avait trop tardé dans les traitements.

Un autre exemple de la niaiserie humaine : un certain Lionel, qui avait à peine terminé sa 7^e année et qui faisait 25 fautes par phrase, était fier à s'en rompre le thorax d'avoir battu, aux élections de la présidence à la Commission scolaire de la Beauce, un type qui détenait un doctorat en pédagogie. Je pourrais allonger la liste des croyances populaires de mon coin de pays où l'on avait le don, l'un d'arrêter les hémorragies, l'autre d'enlever les maux de dents et les migraines; ou encore de jeter des mauvais sorts, d'arrêter une grossesse, de recevoir des messages télépathiques des morts, etc. M^e Marcel Faribault, sage, intelligent, grand administrateur, fut battu aux élections par un vendeur de cochons à la gueule aussi grande que ses bêtes.

Mom Boucher se présenterait aux élections dans le « bon parti », il serait élu avec une lourde majorité, etc. Comment en serait-il autrement? Ils furent tellement trahis au cours des siècles par leurs élites qui tenaient des doubles discours! De telle sorte que Jos Montferrand et Louis Cyr ou encore les frères Baillargeon se retrouvent, selon l’imaginaire populaire, dans l’encyclopédie des penseurs québécois. À cet égard, je pourrais allonger la liste de ceux qui déployèrent des muscles au Québec comme dans les romans d’Ubaldo Paquin : *Jules Faubert, le roi du papier* ou *Le Lutteur*.

Dugas, c’est l’homme de Paris, au service des Archives du Canada auprès de notre ambassade. Pourtant, tous les analystes sont d’accord pour reconnaître en lui un pionnier de la critique (un autre que l’on oublie en ce domaine, c’est Louis Dantin). Dugas collabore activement à l’avant-garde qui publie dans *Le Nigog* (1918). Il est si remarquable que tout mérite d’être cité dans son œuvre. De rompre avec le conservatisme idéologique instauré par M^{gr} Bourget et sa revue *L’Écho du Cabinet de lecture paroissiale* (seconde moitié du 19^e siècle), c’était risquer de se mettre à dos les bien pensants, Camille Roy et Cie qui occupaient tout le paysage critique de la littérature dans les années ’20. Il faut retenir chez Dugas sa *Littérature canadienne : aperçus*, publiée à Paris en 1929.

Léo-Paul Desrosiers et Michelle Le Normand



Au lancement du premier tome de Vous qui passez en 1958,
avec le chanoine Lionel Groulx et Michelle Le Normand.
(Studio Allard, Montréal).

Ce n'est pas parce qu'on épouse une fille du pays que l'on est nécessairement enraciné dans ledit pays. C'est bien le cas de Michelle Le Normand (1893-1969) qui devient Madame Léo-Paul Desrosiers (1896-1967). La première est de L'Assomption et le second de Berthier-en-Haut.

Ces deux écrivains (époux/épouse) collaborent aux mêmes périodiques de droite : Le Nationalisme, Le Devoir, Notre Temps (des Richer), L'Oiseau bleu et Le Canada-français. Une écriture semblable? Non pas! Elle est complémentaire par la thématique et la structure stylistique. Chez Desrosiers, ce sont les grands espaces avec Nord-Sud (1931) et Les Engagés du Grand Portage (1938).

Au sujet de ce dernier texte, nos professeurs de collèges, par dérision, déclaraient « les enragés du Grand Portage ». En effet, jeune encore, j'ai connu toute une génération de professeurs qui ridiculisaient la littérature québécoise. Chez Michelle Le Normand, l'on retrouve le même univers, les mêmes âmes généreuses, mais un microcosme remarquable d'émotions champêtres avec *Autour de la maison* (1916), *La Maison aux phlox* (1941) et combien d'autres romans et d'autres recueils de nouvelles. Le tout avec des accords et des accents intimistes. C'est ainsi que ces deux écrivains se fondent en une seule âme. Ils sont à l'image de la région qui les a vus naître.

L'abbé Georges Robitaille

Depuis les premiers écrits de Lionel Groulx et ses cours à l'Université de Montréal (1915), il y avait dans l'air une sorte d'engouement pour les grands espaces historiques et sociologiques à travers les récits de mœurs comme *L'Appel de la race*. Je crois, en rétrospective, que les historiens comme Georges Robitaille, curé de L'Épiphanie, et Gustave Lamarche et son collaborateur Paul-Émile Farley, professeurs au collège, ne sont pas étrangers à ce courant d'écriture. J'étais encore étudiant au collège quand j'ai rencontré, en 1946, Georges Robitaille qui était venu nous donner une conférence sur l'histoire. Le Père Sénécal, son ami, était alors notre professeur d'histoire du Canada. Ainsi, cet historien d'extrême droite, qui collaborait régulièrement à *La Revue dominicaine*, au *Devoir*, au *Canada-français*, à *L'Enseignement secondaire* et la *L'Action canadienne-française* de Groulx, s'inscrivait en ligne « droite » dans la manière de penser de Groulx. Selon Gustave Lanctot, Robitaille avait l'art, dans ses biographies historiques : Garneau, Jumonville, Montcalm, Marie de l'Incarnation – de « rectifier l'histoire ».

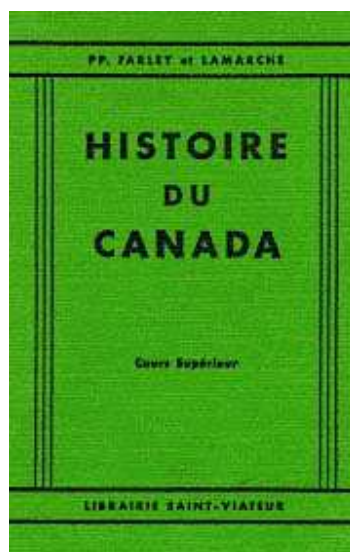
Ce redresseur de l'histoire avait aussi le don de redresser ses paroissiens de L'Épiphanie, sans compter son arrogance à l'endroit de ces derniers qui lui rendaient la monnaie de ses pièces par un souverain mépris et une haine certaine. Il était le plus haï de tous les curés de L'Épiphanie, me confiait sa parenté. Chez Robitaille, il y a un côté de sa vie qui est moins connu du grand public. Il éleva généreusement les enfants de son frère décédé prématurément. Il les mena tous trois à de brillantes carrières : en droit, en bibliothéconomie et en lettres. Malgré ces lourdes tâches domestiques, sa carrière d'historien mérite qu'on s'en souvienne.

Les Pères Gustave Lamarche et Paul-Émile Farley



Gustave Lamarche

Un autre historien qui a profondément marqué notre adolescence, c'est Gustave Lamarche (1895-1987) et son collaborateur Paul-Émile Farley (1889-1946). Si, en effet, j'ai bien connu Lamarche, par ailleurs, je n'ai jamais rencontré Farley. L'*Histoire du Canada* (1933) de Farley et Lamarche a marqué toute une génération.



Elle fut reprise et modernisée par Lacoursière et Vaugeois. Quelle ne fut pas ma surprise, enseignant au Canada anglais, de constater que plusieurs universités recommandaient cet ouvrage à leurs étudiants. Néanmoins, l'on oublie de nos jours que les travaux majeurs de Lamarche sont quarante pièces de théâtre jouées dans tous les collèges du Québec.

Comme l'a signalé à diverses reprises le professeur Léopold Leblanc, Lamarche est à l'origine des activités théâtrales dans tous les collèges du Québec. Son théâtre s'apparentait au théâtre sacré des classiques et ses dialogues étaient agencés à la manière de ceux de Corneille et de Racine.

Par ailleurs, je dois humblement reconnaître que sa poésie ne m'enthousiasme pas du tout. Elle est trop à l'écoute pour ne pas dire à la remorque à la fois des hellénistes et des poètes, s'inscrivant dans la lignée claudélienne.

Ce sont les mêmes tours, les mêmes facondes qui se retrouvent dans son écriture dramatique. Voici un exemple de ceci dans son *Mater creatoris* où l'on retrouve tous les poncifs théologiques mis à la mode par Claudel, cet espèce de mollah occidental qui intoxiquait les âmes timorées des collèges classiques. Ce « Il » majuscule, c'est Dieu évidemment :

« N'avancez pas, laissez-le faire lorsqu'Il crée,
Lorsqu'Il sort et qu'Il va jeter l'être à deux mains
Dans le temps vide et dans l'espace sans chemins,
Lorsque l'Amour l'incite, lorsqu'il lui agrée
D'être fécond selon son Verbe ou la durée...
Ne le dérangez pas, *femme*, quand Il écrit
Son effrayant Poème avec le jeu des causes... »

Ce qui sied bien dans son théâtre religieux est plus artificiel à l'état brut du texte dit poétique. Encore là, comme je ne me prends pas pour Dieu le père en ce domaine, mes propos demeurent discutables et subjectifs.

Mia Riddez-Morisset



Tout, dans cette période entre 1900 et 1939, annonce la richesse créatrice des années qui suivent la seconde guerre mondiale. Chronologiquement, nous aurons : Mia Riddez-Morisset (1905-1995), comédienne de carrière qui passera si tardivement à l'écriture dramatique, à la mort de son époux Morisset. Elle prend la relève de ce dernier dans *Rue des Pignons*, dans *Terre humaine* (1978-1984), suite de *La Rue* et *Le Grand remous* (1988-1991), textes dans lesquels l'on retrouvait la petite-fille de Louis-Joseph Doucet, France Desjarlais (de Lanoraie).

Ses téléromans placent en opposition les ruraux et les urbains. L'on y retrace une certaine manière propre aux *Belles histoires* de Grignon, ainsi que celles éditées dans les romans populaires et populistes, par Edmond Garand – ceci dans les années '30. Chez Riddez, on y occulte les conflits familiaux et sentimentaux, en y entassant des récits d'événements fondés sur des commérages racontés par un reporter dans la tradition du Père Ovide de Grignon.

D'ailleurs, Victor-Lévy Beaulieu qui s'imagine avoir réinventé la roue « littéraire » utilise les mêmes recettes et les mêmes procédés que ceux de Claude-Henri Grignon. Il s'agit d'un « terroir » servi à la moderne, dans *L'Héritage* par exemple, où il se véhicule les mêmes commérages qu'au temps jadis.

Il s'agit d'une prolongation de l'oralité à laquelle je faisais allusion plus haut. C'est ce que les auditeurs du 19^e siècle aimaient entendre, ce que les auditeurs radiophoniques aimaient entendre et que les téléspectateurs aiment voir et entendre puisque l'imaginaire collectif n'a pas vraiment évolué. Ainsi, je ne suis pas très ému devant la minceur psychologique des personnages de ces séries télévisuelles, surtout lorsqu'on les compare à ce qui fut écrit dans les années 1960-'70.

Ces propos qui sont de nature à énerver les défenseurs inconditionnels du genre – qui sont presque des analphabètes – pourraient profiter de la lecture de la thèse de Christiane Eddie (Laval, 1979) sur *L'Évolution des personnages féminins de « Rue des Pignons »*. Je ne saurais m'alourdir sur ce thème sans risquer de déplaire et d'avoir à me livrer à une polémique en règle qui mettrait et remettrait en cause des monuments de cette écriture.

Rina Lasnier



Passons à Rina Lasnier (1910-1997). Elle fut dramaturge et surtout poète. Elle est sans nul doute l'une des voix les plus accomplies dans le domaine de la poésie sacrée au Québec , dont voici un exemple avec « Chant des eaux », extrait du *Chant de la montée* (1947) :

Chant des eaux

Nous sommes les eaux australes fatiguées de royaumes
Et les eaux boréales sculptées au retable des pôles;
Nous sommes les quatre fleuves du paradis légendaire
Où le geste de croître devenait éternel!

Comme toi, Rachel, nous avons enfanté dans la mort
Après nos épousailles avec la terre diluvienne;
Nous sommes la soif basse et paludéenne;
Nous buvons le mirage pour le rendre sonore.
Nous sommes la contradiction de l'alliance inouïe;
Nous sommes cette perle à l'anneau intérieur de puits,
Ce miroir constellé et sans fêlure
Où Myriam reconnaît son image obscure...

Je ne m'attarderai pas à donner une explication de textes qui ne saurait vous intéresser; toutefois permettez-moi d'attirer votre attention sur la musicalité de cette écriture porteuse d'une symbolique subtile fondée sur les saintes écritures. En d'autres mots, elle sait créer autour d'une idée au lieu de paraphraser. Grâce à son œuvre considérable (une cinquantaine d'ouvrages, des milliers d'articles et diverses collaborations), elle s'est vue attribuer les prix les plus prestigieux tant au Canada qu'à l'étranger. Selon Éva Kushner, « son paysage intérieur est très fidèle à la terre québécoise... » et j'ajouterais à cette terre de Lanaudière.

J'ai bien connu Rina Lasnier et je dois admettre qu'il n'y a jamais eu entre nous d'atomes crochus. Tout particulièrement dans les années '60 où elle présidait un jury pour le prix David, jury auquel j'appartenais et où elle fit des pieds et des mains pour bloquer (avec succès) le prix que nous destinions à Claire Martin.

– « Cette dernière faisait paraître des écrits anti religieux » disait Lasnier. Je montai le ton en la traitant de grenouille de bénitier et de crampon d'église, et que ses émotions religieuses n'avaient rien à voir avec le talent de Claire Martin. Frégault pour lequel elle travaillait, l'appuya et il n'y eut pas de prix cette année-là. Frégault me déclara que je serais banni de tous les jurys tant et aussi longtemps qu'il serait sous-ministre, et il tint parole.

Quant à Rina Lasnier, elle tenta de me faire chasser de l'Université. Toutes nos rencontres subséquentes furent désastreuses. Ainsi va la vie! Selon moi, elle demeure quand même une remarquable poétesse religieuse. Passons à autre chose.

Marcel Hamel



Marcel Hamel (1913-1974) s'établit à L'Assomption en 1949, un véritable fils du pays par son engagement journalistique. Il fonde coup sur coup *Le Portage* et *La Rumeur du Portage*. Il fut non seulement journaliste, mais également historien.

Encore de nos jours, je trouve regrettable que son excellente traduction annotée du *Rapport Durham* n'ait pas trouvé, en 1948, un grand éditeur pour en assumer la parution et la distribution.

Cette traduction est supérieure à celle publiée par la « Boom » de l'UQAM dans les *Cahiers de Sainte-Marie* où l'on ne retrouve le nom de Marcel Hamel qu'à la bibliographie. C'est tout comme si cette génération des « Booms », qui s'est taillé des conventions en acier inox, était celle qui avait tout trouvé et souffrait d'amnésie à l'égard des travaux antérieurs en histoire.

Même l'un de mes collègues prétendait que la poésie était née avec sa génération. J'ai rencontré Marcel Hamel chez Déom à Montréal; il me fut présenté par feu Fernand Denis, ex-membre de l'École littéraire de Montréal, et Cyrille Felteau, tous deux journalistes au *Petit Journal* et à *La Presse*. Je n'ai que des éloges à l'endroit de Marcel Hamel, de ses activités journalistiques et de ses travaux historiques.

Après son décès et à l'occasion de la rédaction de mon dictionnaire (DALFAN³), grâce à Filteau et Denault, j'ai obtenu une entrevue avec son épouse afin de compléter mes renseignements sur Marcel. De nos jours, pour évaluer l'importance de son œuvre, il faut se reporter à l'excellente biographie préparée par Réjean Olivier, dans le dernier numéro de *La Rumeur du Portage* (janvier 1975), puis dans *L'Action nationale* (avril 1975) et surtout à son exceptionnelle bio-bibliographie parue la même année⁴.

Yves Thériault



Poursuivons ce tour d'horizon avec l'œuvre d'un fils adoptif de la région Yves Thériault (1915-1983), qui décéda à Rawdon en 1983. Il a fait paraître une centaine de romans, des textes dramatiques et diverses proses romanesques. Ses sujets et ses thèmes couvrent géographiquement la planète, de l'arctique à l'équateur. Je lui ai rendu visite une cinquantaine de fois lorsqu'il était à Rawdon. Jusqu'à la dernière minute de sa vie, il était rempli de projets tous aussi originaux les uns que les autres.

De mon côté, j'ai tenté à diverses reprises d'obtenir que mon université lui décerne un doctorat « honoris causa ». Peine perdue! Ces mêmes universitaires qui enseignaient ses œuvres pesaient et soupesaient toutes les virgules de ses œuvres, afin de se mettre en relief. « Voyez comme nous sommes brillants à l'égard d'écrits moyens! » déclarent-ils.

À cause de leur pédantisme viscéral, ils empêchaient les autorités universitaires de reconnaître son talent par un doctorat. Ce sont ces mêmes universitaires qui servaient à tout vent, cet « honoris causa » à n'importe quel hurluberlu débarqué ici en coup de vent afin d'y « délivrer » (sic) cette unique conférence (aux titres variables) agrafée à un chapelet de billets d'avion, caboteurs du savoir excentrique depuis la terre de feu au cercle arctique, avant de retourner dans leurs terres se bidonner des autochtones d'ici.

Je pourrais m'étendre longuement sur le monde universitaire, mais ne craignez rien, je garde ceci – avec beaucoup de notes et d'exemples – pour un autre ouvrage dont le titre provisoire sera « Ceux qui pètent dans des kleenex! ».

Bref, Thériault a pris brièvement racine à Rawdon, fut exploité par les universitaires, mais ne fut jamais honoré à juste titre et à la hauteur de ses mérites.

Roland Houde

Le philosophe Roland Houde (1926-) est-il un fils adoptif du pays? Selon Olivier⁵, il serait né à Berthierville et selon mes fiches universitaires (Université de Montréal), il serait né à Shawinigan. Avec quelques fusions, l'on finira par en faire un citoyen de Lanaudière.

Il fait ses études à Joliette, d'autres études aux États-Unis, et il mène sa carrière de philosophe à l'Université de Montréal, jusqu'à sa retraite. Il collabore à une pléiade de revues scientifiques, publie beaucoup en anglais. L'on doit retenir de ce dernier son *Histoire de la philosophie québécoise* (1976).

Il est le premier à avoir remis en question, avec intelligence, l'enseignement de la philosophie qui, selon Louise Marcil-Lacoste, avait rétréci les grilles d'analyse de la pensée québécoise. Comme je ne puis citer tout sur Houde, je crois qu'il serait bon de relire la petite bio-bibliographie que j'ai préparée à son sujet dans le DALFAN.

Georges Cartier



Si on cherche un véritable humaniste, c'est Georges Cartier (1929-1994). Il est poète et bibliothécaire fondateur de la Bibliothèque nationale du Québec. Né à L'Assomption, il effectue ses études loin de Lanaudière. Chez lui, je préfère le poète au romancier (deux romans).

Il possède à son crédit 7 recueils de poésie. Il publie d'abord à compte d'auteur en Europe. Le tout sera repris aux éditions de La Presse, grâce à Hubert Aquin, sous le titre de *Chanteaux* (1954-1974). Dès les premières lignes de ses écrits, il définit son territoire littéraire de la manière suivante :

Poème liminaire

J'habite un pays désert
Seul peuplé de solitudes
Où le miroir des lacs
Cernés de noirs silences
Réfléchit mieux la nuit
L'œil inquiet de l'homme.

Yves Beauchemin



Quant à Yves Beauchemin (1941-), selon Olivier, il serait lui aussi un fils du pays⁶. Il est né à Noranda (anciennement Rouyn-Noranda), un peu loin de Lanaudière. Jean Cournoyer, dans son dictionnaire⁷, déclare qu'il s'agit de Noranda qui est une région de l'Abitibi-Témiscamingue.

Toutefois, ce célèbre romancier qui fut mon étudiant à l'Université de Montréal, avait auparavant étudié au Séminaire de Joliette. C'est ainsi qu'il peut être considéré comme un auteur de la région. Je fut le premier lecteur (manuscrit) de son premier roman *L'Enfirouapé* (1974), puis vinrent *Le Matou* et une pléiade d'autres écrits dont plusieurs sont profondément engagés dans les débats actuels, autour de la langue et de l'identité québécoise.

Comme il ne fait pas partie des « grandes gueules », qu'il est un intellectuel remarquable, l'on peut être assuré qu'il ne sera pas entendu par le bon peuple. Son œuvre est largement urbaine et elle s'apparente aux études de mœurs avec une technique feuilletonesque à en faire pâlir de jalousie les Alexandre Dumas et les Eugène Sue, si ces derniers étaient encore de ce monde. Il contrôle avec un art consommé tous les mécanismes de cette écriture populaire.

Brève conclusion

À Lanaudière, l'on y naît, l'on y étudie, l'on y vit, l'on s'y adapte, l'on y meurt et tout ce cheminement avec, au passage, quelques célébrités dans le domaine de la création littéraire. Pour en savoir plus sur cette région-ci, il vous reste toujours l'admirable dictionnaire de Réjean Olivier qui a traité avant moi et mieux que moi de l'ensemble de ce régionalisme littéraire.

Notes

¹ Dictionnaire des auteurs de Lanaudière. Sous la direction de Réjean Olivier. Recherche et compilateur : Gérard Brisson. Joliette, Société nationale des québécoises et des Québécois, Conseil de la culture de Lanaudière, L'Assomption, Centre régional d'archives de Lanaudière, 2000. 455p.

² Ainsi, dans le Dictionnaire des auteurs de Lanaudière, nous avons répertorié dans la section principale des 375 auteurs vivants, seulement les auteurs qui habitent présentement dans Lanaudière ou qui y sont nés. Dans la liste des 325 auteurs du « complément », nous avons englobé les auteurs décédés et ceux qui ont vécu un certain temps dans la région. (Note de l'éditeur)

³ Hamel, Réginald, Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord. Réginald Hamel, John Hare, Paul Wyczynski. Édition mise à jour, corr. et augm. Montréal, Fides, 1989. xxvi, 1364 p., portr.

⁴ Olivier, Réjean, Hommage posthume à un fervent nationaliste! Marcel Hamel (1913-1974), journaliste à « La Nation » (1936-1939), auteur d'une traduction du « Rapport Durham » (1948), fondateur et rédacteur en chef des journaux « Le Portage » (1949-1973) et « La Rumeur du Portage » (1973-1974) à L'Assomption. Joliette, Édition privée, 1983. 52 p., ill., portr. (Collection Oeuvres bibliophiliques de Lanaudière, no 3)

⁵ Voir la note 2.

⁶ Idem.

⁷ Cournoyer, Jean, Le petit Jean : dictionnaire des noms propres du Québec. Jean Cournoyer ; révision des textes : Pierre Quenneville. Montréal, Stanké, 1993. 951, [1] p.

Table des matières

Introduction, page 7

Jean-Baptiste Meilleur, page 13

Honoré Beaugrand, page 15

Louis-Joseph Doucet, page 19

Lionel Léveillé, page 21

Marcel Dugas, page 23

Léo-Paul Desrosiers et Michelle Le Normand, page 27

L'abbé Georges Robitaille, page 29

Les Pères Gustave Lamarche et Paul-Émile Farley, page 31

Mia Riddez-Morisset, page 35

Rina Lasnier, page 37

Marcel Hamel, page 39

Yves Thériault, page 41

Roland Houde, page 43

Georges Cartier, page 45

Yves Beauchemin, page 47

Brève conclusion, page 49

Notes, page 51

Livre numérique
transféré en janvier 2013

Achevé d'imprimer

par Kiwi Copie,
370 boulevard Manseau,
à Joliette
en 2002